

***Anne Hébert, 1916-2000***  
**Canada [Québec], 2000, 52 minutes**

Élie Castiel

---

Numéro 212, mars-avril 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48693ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2001). Compte rendu de [*Anne Hébert, 1916-2000* / Canada [Québec], 2000, 52 minutes]. *Séquences*, (212), 18-18.



## Anne Hébert, 1916-2000

Jean-Pierre Borzeix, des Éditions du Seuil, voit un parallèle entre Anne Hébert et son cousin Hector de Saint-Denys Garneau, à la différence que celui-ci était un croyant désespéré et idéaliste et que celle-là rejetait toute référence transcendante. Il ajoute que de tous les auteurs canadiens-français, Anne Hébert était, à l'instar d'un Albert Camus (originaire d'Algérie) ou d'une Marguerite Duras (née au Vietnam), une des rares qui maniait la plume dans un français universel, évitant tout effet de folklore, attirée sans doute par ces écrivains d'outre-mer.

Le documentaire de Jacques Godbout jette un regard attendrissant et respectueux sur celle qui fut une des plus brillantes représentantes de la littérature canadienne d'expression française. De nombreux prix littéraires et doctorats honorifiques ont couronné son œuvre et ponctué une vie qu'elle-même décrit comme « chanceuse ». Des photos d'archives, des documents d'époque et des extraits d'entretiens avec des proches de l'écrivain nous rappellent que l'œuvre de cette auteure a été marquée en grande partie par les thèmes de la transgression, du refoulement, de la marque du péché et de la sexualité, comme en témoigne son dernier opus, *Un habit de lumière*, écrit à la hâte avant le dernier départ, mais qui s'avère une descente incandescente dans les gouffres de l'âme.

Élie Castiel

## Libres courts II

Suite à l'article couvrant les trois premiers films de cette série (voir *Séquences*, n° 208, p. 9), il est bon de constater que, dans ces nouveaux courts métrages, les regards demeurent aussi curieux que lucides. Mais force est d'admettre que jamais genre ne fut aussi proche de la fiction, à tel point qu'il est parfois difficile de dissocier les deux approches. Les exemples les plus frappants : *Opération Dantec* de Yann Langevin et *Mon Père* de Danic Champoux. Dans le premier, le face à face avec un écrivain se transforme en un dialogue mis en scène entre la caméra et l'objet filmé. Il en résulte un film pas si prétentieux qu'il en a l'air. Le second, par contre, est plus subtil, ce qui n'empêche pas le jeune réalisateur de jongler avec les codes de la narration fictionnelle, notamment dans la séquence du téléphone. Champoux témoigne d'une grande tendresse envers ceux qu'il filme, captant leurs visages avec une constante humanité.

C'est également le cas de *Ojigkwanong – Rencontre avec un sage algonquin* de Lucie Ouimet, un film sur la tolérance, l'ouverture d'esprit et le partage du savoir. Mais malgré les images prenantes de Carlos Ferrand et de très louables intentions, cette rencontre avec un autochtone remarquable n'ouvre malheureusement pas de nouveaux horizons dans le domaine du documentaire.

À mon avis, *C'est comme ça, jeux, peines et paroles d'enfants* de Natalie Martin est le plus réussi des films de cette deuxième série. Par leurs propos d'une grande logique et témoignant d'une vive intelligence, ces enfants nous surprennent, nous donnent même des leçons de vie. L'objectif de la caméra les filme avec une dignité et un sérieux qui suscite notre admiration. En 26 minutes, la réalisatrice aborde le sujet de la vie et de la mort avec un doigté exemplaire.

Élie Castiel

*Mon Père* de Danic Champoux

